

3 1.9667¹ LA

CONVALESCENTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET VARNER ;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 15 MARS 1830.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ ODE ET WODON, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES PIERRES, n° 54.

—
1830.



PERSONNAGES.

ACTEURS

	DE PARIS. MM.	DE BRUXELLES MM.
M. BERNARD, manufacturier.	BERNARD-LÉON.	
M. DUVERGER, jeune médecin.	FÉDÉ. Mmes	Mmes
M ^{me} POLIGNY, jeune veuve.	DUSSERT-DOCHE.	
M ^{me} DARVILLE, cousine de M ^{me} Poligny.	FLORIVAL.	
M ^{me} BÉGUINET, garde-malade.	GUILLEMIN.	

La scène est à Paris.

CONVALESCENTE.

Le théâtre représente un salon élégant, porte au fond.
 — Au premier plan, à droite et à gauche, une croisée. — Au deuxième plan une porte de chaque côté. — Sur l'avant-scène se trouve à droite un guéridon. A gauche une table, avec papier, encre, plumes; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DARVILLE, MADAME BÉGUINET,
ensuite BERNARD.

MADAME BÉGUINET.

Non, madame; madame Poligny n'est pas visible...
 à cette heure-ci!... une convalescente!

MADAME DARVILLE.

Vous lui direz que c'est sa cousine, madame Darville, qui était venue savoir de ses nouvelles; non, tenez, vous lui remettrez ma carte, c'est plus sûr; car les gardes-malades n'ont pas beaucoup de mémoire. Adieu, ma bonne. (*Elle sort par le fond.*)

MADAME BÉGUINET.

Ma bonne! hum! quand on se porte bien, comme on nous traite... Mettons cette carte avec les autres. (*Elle va au guéridon.*)

LA CONVALESCENTE.

BERNARD, *entrant par la gauche.*

Eh bien ! madame Béguinet, notre malade ?

MADAME BÉGUINET.

Le docteur est auprès d'elle, monsieur.

BERNARD.

En consultation ? diable, je ne veux pas les déranger, la santé avant tout. Comment se trouve-t-elle ce matin, cette chère amie ?

MADAME BÉGUINET, *avec humeur.*

Mais... de mieux en mieux.

BERNARD.

Tiens ! on dirait que cela vous fâche.

MADAME BÉGUINET, *d'un air agréable.*

Moi, monsieur Bernard ? oh ! dieux, bien du contraire ; je n'ai qu'un malheur, c'est que je m'attache trop à mes malades, surtout quand la maison est bonne, je ne peux pas les quitter.

BERNARD.

En vérité !

MADAME BÉGUINET.

Ah ! j'ai refusé pour vous de bien belles maladies, et qui promettaient de se compliquer.

AIR : *Que de mal, de tourmens !*

Je pouvais, dès hier,
Garder un duc et pair,

Bel hôtel, et fièvre intermittente.

On me demande encor
Pour soigner un mylord,

Dont la marche est un peu chancelante.

Un seigneur allemand,
Dont l' danger est pressant ;

Un portugais très-beau

Qu'a l' transport au cerveau.
 Enfin, un député
 Qui s' plaint d'un point d' côté !
 Ou peut, dans notre état,
 Faire un' fortun' d'éclat ;
 Mais c'est bien rare qu'on en profite ;
 Car les riches cliens
 Nous rest' trop peu de temps,
 Et maint'nant les docteurs vont si vite,
 Qu' tous les jours nous changeons
 D' malad's et de maisons.

Aussi... j'espère que monsieur ne sera pas ingrat, et
 que si jamais il a une bonne fluxion de poitrine, il
 pensera à moi.

BERNARD, *effrayé.*

Qu'est-ce que vous dites ? une fluxion !... Au fait,
 on ne peut répondre de rien, notre organisation est si
 fragile ; on sait ça, quand on a étudié l'anatomie.

MADAME BÉGUINET.

Monsieur a étudié ?...

BERNARD.

En amateur, pour mon plaisir ; mais je n'osais plus
 bouger, j'avais toujours peur de me casser quelque
 chose !... aussi j'y ai bien vite renoncé, ... parce que
 la santé avant tout.

MADAME BÉGUINET.

De ce côté là, vous n'avez rien à désirer.

BERNARD, *secouant la tête.*

Hum !

MADAME BÉGUINET.

Est-ce que vous sentez quelque douleur ?

BERNARD.

Non , je ne sens rien , et c'est ce qui m'inquiète ; ça couve peut-être. Hier encore , j'avais une espèce d'engourdissement , de pesanteur ; j'avais parfaitement diné , j'ai cru que j'allais commencer une maladie.

MADAME BÉGUINET.

Laissez donc , avec cette mine !

BERNARD.

Il ne faut pas juger les gens sur la mine ! Tenez , j'ai mon frère qui dirige mes manufactures , et qui vient de se marier à Bourges... absolument le même tempérament que moi. Eh bien ! il est toujours malade !... et sans aller plus loin , madame Poligny , ma future ; y avait-il une santé comparable à la sienne !... jeune , fraîche , vermeille !... Le maire nous attendait , les témoins étaient là , nous allions monter en voiture ; pas du tout , un frisson , un éblouissement , je ne sais quoi... obligée de se mettre au lit ! voilà mon mariage ajourné , et mon honneur à tous les diables.

MADAME BÉGUINET.

Pauvre jeune dame... Et une maladie terrible , à en juger par la convalescence , qui dure depuis trois mois.

BERNARD.

D'autant plus terrible , qu'on n'a jamais pu me dire ce que c'était.

MADAME BÉGUINET.

Vous aviez peut-être un mauvais médecin ?

BERNARD.

Oui , d'abord... un vieux qui ne venait que tous les deux jours.

Air des Scythes.

Que je plains ceux dont la raison caduque
Ne voit encor , même de notre temps ,

Point de salut, hélas ! sans la perruque,
 Et ne peut croire au mérite, aux talens,
 Que lorsqu'ils ont au moins les soixante ans.
 Dans cette erreur, si la santé s'absente,
 On fait venir, pour être mieux sauvé,
 Un vieux docteur... mais sa marche est si lente,
 Qu'on est parti quand il est arrivé.

On est loin quand, etc.

Heureusement j'ai eu l'idée de prendre monsieur
 Duverger, ce jeune homme que nous avons rencontré
 au bal... Voilà un médecin, celui-là, venant plutôt
 dix fois par jour; il faut ça. Ah dame ! en médecine
 comme en musique, il n'y a que la nouvelle école!...

MADAME BÉGUINET.

Oh ! je ne suis pas de cet avis-là ; vos jeunes gens
 n'ordonnent jamais rien, ils ruinent les apothicaires.

BERNARD.

C'est là le talent.

MADAME BÉGUINET.

Et après tout, monsieur, on ne mourait pas plus
 autrefois qu'aujourd'hui.

BERNARD.

Jé n'en sais rien, je n'y étais pas ; le fait est, que dès
 que monsieur Duverger a paru, il y a eu un mieux
 sensible.

MADAME BÉGUINET.

AIR : *Ces fleurs sont là parfaitement.*

Pourtant, sans l'accuser d'erreur,
 Quelques malades... c'est terrible !
 Ont montré que le cher docteur
 N'était pas toujours infailible.

BERNARD.

Les malades que vous citez,

LA CONVALESCENTE.

Prouvent peu contre sa science!

Il les avait fort bien traités...

Ils sont morts en convalescence.

MADAME BÉGUINET.

Mais, monsieur...

BERNARD.

Taisez-vous ! le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUVERGER.

DUVERGER, à la cantonade, à droite.

C'est bien, ne vous dérangez pas ; je vais laisser l'ordonnance, je reviendrai ce soir.

BERNARD.

A-t-il la passion de son art ! il y a plaisir à être malade avec lui.

DUVERGER, se retournant.

Monsieur Bernard !

BERNARD.

Moi-même, cher ami... Je n'ai pas voulu troubler la conférence.

DUVERGER, voulant s'esquiver.

Pardon, j'ai beaucoup de visites.

BERNARD, le retenant.

Un moment. (*A madame Béguinet, qui prend une tasse sur le guéridon à droite, et se dispose à entrer chez madame Poligny.*) Madame Béguinet, voyez un peu si je puis me présenter.

MADAME BÉGUINET.

Oui, monsieur.

(*Elle sort par la droite, qui conduit à la chambre de madame Poligny.*)

BERNARD.

Eh bien ! docteur , comment trouvez-vous madame Poligny ?

DUVERGER , *préoccupé.*

Bien ; nous n'avons plus besoin que d'un régime de précaution. J'ai prescrit une petite promenade en voiture , et ce soir le spectacle , l'Opéra , cela distrait.

BERNARD.

Oui , cela fait dormir ; c'est un calmant. (*Lui prenant la main.*) Ce cher ami... Vous y mettez un dévouement...

DUVERGER , *vivement.*

Bien naturel... quand on a le bonheur de connaître madame Poligny ; c'est une personne si aimable , si intéressante... (*Se reprenant.*) Ah ! c'est dans ces occasions-là surtout , que notre profession nous est chère ; il est si doux de secourir une jeune et jolie femme , de la rendre à sa famille , à ses amis , à ses adorateurs !

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Quand nous voyons renaître sa beauté ,
 Cette fraîcheur , l'éclat de son visage ,
 Nous pouvons dire , avec quelque fierté ,
 Tant de trésors sont pourtant notre ouvrage !

(*A part.*)

On nous les doit... Mais souvent , par malheur ,
 De ses regards , dont le feu se ranime ,
 Essayant le pouvoir vainqueur ,
 Elle se trompe... et son sauveur
 Devient sa première victime.

BERNARD.

Mais aussi , docteur , que de reconnaissance ! moi ,

d'abord j'en ai pour deux ; car c'est presque ma femme que vous avez sauvée... Savez-vous qu'elle est charmante !

DUVERGER, *à part.*

A qui le dit-il ! (*Haut.*) Et puis un mariage d'inclination...

BERNARD.

Non, pas précisément. Son premier mari, le jeune Poligny, avait un intérêt dans mes manufactures ; à sa mort il aurait fallu faire un partage, un inventaire, j'en étais malade d'avance ; ma foi j'ai eu l'idée de l'épouser pour simplifier les comptes... sa famille l'a pressée d'y consentir, et dans un moment où elle était encore absorbée par ses regrets, elle a donné sa parole, ce qui m'a comblé de joie. Après ça, je ne suis pas amoureux comme un adolescent, je brûle... paisiblement.

DUVERGER, *soupirant.*

Ah ! vous avez bien raison.

BERNARD, *le regardant.*

Hein, docteur, vous soupirez... Est-ce que par hasard... oh ! non, la Faculté est à l'épreuve, invulnérable...

DUVERGER, *de même.*

Plût au ciel !

BERNARD.

Bah ! vous seriez amoureux. Oh ! un médecin amoureux, c'est original ! il faut me conter ça.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME BÉGUINET, *rentrant.*

MADAME BÉGUINET, *à Bernard.*

Monsieur peut entrer... Madame est prête à le recevoir.

BERNARD.

C'est bien. (*A Duverger.*) Attendez-moi une minute ; je vais à la Bourse, je vous jeterai quelque part.

DUVERGER.

Je ne veux pas vous déranger.

BERNARD.

Eh non ! le temps d'écrire la petite ordonnance que vous avez promise, et je suis à vous.

(*Il entre chez madame Poligny.*)

SCÈNE IV.

DUVERGER, MADAME BÉGUINET.

(*Madame Béguinet prépare un verre d'eau sucrée sur le guéridon, tandis que Duverger se promène, avec agitation, sur le devant de la scène.*)

DUVERGER, *à part.*

Maudit homme ! il ne sait pas combien son amitié me fait souffrir !... Après tout, ce n'est pas sa faute si je suis un fou, un insensé.

(*Il fait un pas pour sortir.*)

MADAME BÉGUINET.

Eh bien ! eh bien, monsieur, et l'ordonnance ?

DUVERGER.

C'est vrai... je n'y songeais plus.

MADAME BÉGUINET, à part.

La nouvelle école n'a pas beaucoup de tête.

DUVERGER, s'asseyant près de la table à gauche, prenant une lettre dans sa poche, dont il déchire un morceau avec distraction.

D'honneur! je ne sais plus ce que je fais! Un médecin amoureux... Il a raison. C'est d'un ridicule!... Et pourquoi?... Nous sommes plus exposés... Comment voir à toute heure, et sans danger, ce que le ciel a formé de plus aimable et de plus séduisant?... Et dire qu'elle va en épouser un autre!

(Il appuie sa tête sur ses mains.)

MADAME BÉGUINET, remuant son verre d'eau.

A-t-il de la peine à composer ses ordonnances!

DUVERGER.

J'ai voulu me déclarer... heureusement qu'elle n'en a rien su!

MADAME BÉGUINET, à part.

Il n'en finira pas.

DUVERGER.

Cependant il y a des momens où je me flatte qu'elle m'a deviné... ses regards me semblent plus doux, plus expressifs... (Se levant.) Ah! si je le croyais!...

MADAME BÉGUINET, s'approchant.

Voyons, monsieur...

DUVERGER.

Quoi donc?

MADAME BÉGUINET.

Cette ordonnance.

DUVERGER, se rasant.

Ah!

(Il écrit très-vite.)

MADAME BÉGUINET, *à part.*

Hum!... décidément, il y a quelque chose!... Ces jeunes médecins, ça fait plus d'attention à la malade qu'à la maladie; mais ça ne me regarde pas.

Air du fleuve de la vie.

La vigilance et le mystère
Sont deux vertus que je connais;
Car j'ai commencé ma carrière
Dans la maison des sourds et muets.
Dans notre état la renommée
Tient à ces deux devoirs bien clairs:
Avoir toujours les yeux ouverts,
Et la bouche fermée.

DUVERGER, *se levant.*

Voilà.

MADAME BÉGUINET.

C'est bien heureux!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD.

Allons, allons, elle s'occupe de sa toilette, il n'y a plus de danger. A propos, docteur, vous dinez avec nous.

DUVERGER.

Impossible! j'ai beaucoup d'affaires aujourd'hui.

BERNARD.

Oh! arrangez-vous... c'est votre malade qui l'exige.

DUVERGER.

Madame Poligny?

BERNARD.

Oui, elle veut vous parler; et moi je compte sur vous pour la décider à fixer le jour de notre mariage.

DUVERGER, *à part.*

O ciel!

BERNARD.

Elle me paraissait si bien disposée... je lui ai rappelé que j'attendais depuis six mois, que mes manufactures me réclamaient,... que le docteur ne voyait plus d'inconvénient...

DUVERGER, *vivement.*

Je n'ai pas dit cela!

BERNARD, *riant.*

C'est égal! je l'ai pris sur moi.

DUVERGER.

Et qu'a-t-elle répondu?

BERNARD.

Rien! ce qui me donne bon espoir.

DUVERGER, *à part.*

Moi aussi.

BERNARD.

C'est pour cela qu'elle veut vous consulter.

DUVERGER, *vivement.*

Oh! dans ce cas, j'accepte; je viendrai.

BERNARD.

Excellent ami!... Mon chapeau, madame Béguinet.

DUVERGER, *à part.*

Oui, je parlerai; il est clair que ce mariage lui déplaît, et elle n'attend peut-être qu'un mot...

BERNARD, *le prenant sous le bras.*

Allons, partons.

AIR du Vaudeville des Blouses.

Venez, docteur ; vous me direz les peines
 Qu'en ce moment l'amour vous fait sentir.
 J'aime beaucoup ces récits d'inhumaines,
 Que l'on finit toujours par attendrir.

DUVERGER.

Vous n'avez donc jamais couru la chance
 D'un tel tourment ?

BERNARD.

Non ; savez-vous pourquoi ?
 Avant d'aimer, prudemment je commence
 Par m'assurer que l'on voudra de moi.

ENSEMBLE.

DUVERGER, *à part.*

Non, non, jamais il ne saura les peines
 Qu'en ce moment l'amour me fait sentir.
 Si j'ai conçu des espérances vaines,
 Seul, en secret, il me faut en souffrir.

MADAME BÉGUINET, *à part.*

Je doute fort qu'il lui dise les peines
 Qu'en ce moment l'amour lui fait sentir !
 La faculté trouve peu d'inhumaines,
 Que par des soins on ne puisse attendrir !

BERNARD.

Venez docteur, etc.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VI.

MADAME BÉGUINET, *seule.*

En voilà encore un qui fera un bien bon mari!...
 d'une confiance... Enfin... il y a des grâces d'état!...

Voyons cette ordonnance ; il faut qu'elle soit furieusement compliquée , car on y a mis le temps ! (*Elle s'approche de la table , et lit.*) « De l'eau gommée , du « calme , des viandes blanches , et beaucoup de dis-
« tractions. » Toujours la même chose ! Il est sûr que ça ne peut pas faire de mal ; mais c'est trop simple !... Ils appellent ça des ordonnances !... Dieux ! la vieille école vous aurait fourré là cinq ou six bonnes drogues... en latin ! Chut ! voici madame !

(*Elle laisse l'ordonnance sur la table à gauche.*)

SCÈNE VII.

MADAME BÉGUINET, MADAME POLIGNY.

MADAME POLIGNY.

AIR nouveau de Doche.

Tout semble renaître ,
Et le nouvel être
Qui vient m'apparaître
Fait battre mon cœur !...
Non , plus de souffrance ,
A mes yeux , d'avance ,
La douce espérance
Promet le bonheur.

Un sombre nuage ,
Quelques jours d'orage ,
Donnent au voyage
Un plus vif essor !
Quel plaisir extrême !
Revoir ce qu'on aime ,

Et l'amour lui-même

Vous sourira encor !

Tout semble renaître,

Et le nouvel être, etc.

MADAME BÉGUINET.

Eh ! bon Dieu, madame, est-ce que vous comptez faire des visites ?

MADAME POLIGNY.

Oui, je me sens très-bien... Je vais aller voir ma cousine, madame Darville, qui est venue, car voilà sa carte ; elle était un peu souffrante, et je lui avais envoyé monsieur Duverger... j'ai oublié de lui demander de ses nouvelles.

MADAME BÉGUINET.

Ce n'est peut-être pas prudent de sortir aujourd'hui.

MADAME POLIGNY.

Un soleil magnifique !

MADAME BÉGUINET.

Beaucoup d'humidité.

MADAME POLIGNY, *souriant*.

Oh ! si l'on vous écoutait, on ne serait jamais guérie de peur de retomber malade. (*A madame Béguinet.*) A propos, le docteur viendra-t-il dîner ?

MADAME BÉGUINET.

Oui, madame... il avait d'abord refusé ; mais dès qu'il a su que madame le désirait...

MADAME POLIGNY, *souriant*.

Ce cher docteur !... C'est vraiment un très-bon médecin... il fait tout ce que je veux.

MADAME BÉGUINET, *souriant*.

Il paraît que monsieur Bernard compte sur lui pour engager madame à presser le moment de son bonheur.

MADAME POLIGNY, *troublée.*

Comment, il a été lui parler!... Monsieur Bernard est insupportable... M'occuper des apprêts d'un mariage, quand je suis à peine convalescente; mais je suis tranquille, je ne me marierai pas sans la permission du docteur, et je doute qu'il la donne.

MADAME BÉGUINET, *d'un air d'intelligence.*

Moi aussi; je crois même que s'il ne dépendait que de lui...

MADAME POLIGNY.

Hein! que voulez-vous dire?

MADAME BÉGUINET, *se remettant.*

Oh! mon Dieu, rien du tout; si ce n'est que monsieur le docteur porte trop d'intérêt à madame, est trop jaloux de sa santé.

MADAME POLIGNY, *sèchement.*

Il suffit. Voyez si l'on a fait avancer ma voiture.

MADAME BÉGUINET.

Oui, madame. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME POLIGNY, *seule.*

En vérité, ma position devient fort embarrassante; quelle imprudence aussi d'aller donner ma parole à monsieur Bernard! promettre de l'épouser... Il faudrait le suivre, quitter Paris, et Dieu sait les médecins que l'on trouve en province! cette crainte seule est capable de vous rendre malade!... et puis mon futur est sans doute un très-honnête homme... *(A voix basse.)* mais cela fera bien le mari le plus ennuyeux...

AIR : *Te souviens-tu, ma tendre mère?*

(d'Amédée Beauplan.)

Quand d'un époux qui sut me plaire,
 Je fus séparée à vingt ans,
 Je crus, dans ma douleur amère,
 Tenir sans peine mes sermens,
 Et fuir pour toujours les amans!
 Bernard vint m'offrir son hommage,
 C'était un ami... je disais
 Je puis former ce mariage,
 D'amour, d'amour, je n'aimerai jamais!
 Ah! mon Dieu! mon Dieu! combien je mentais,
 En disant je n'aimerai jamais!
 Ah! mon Dieu! (*bis.*) ah! combien je mentais!

Deuxième couplet.

Pour me punir, un sort funeste
 En présente un autre à mes yeux...
 Sensible, doux, simple et modeste,
 Et n'osant m'exprimer ses vœux
 Que par des soins si généreux!...
 Mon cœur battait en sa présence,
 Et tremblante... je répétais,
 Ce n'est que de reconnaissance...
 D'amour, d'amour, je n'aimerai jamais!
 Ah! mon Dieu! mon Dieu! combien je mentais,
 En disant je n'aimerai jamais!
 Ah! mon Dieu! (*bis.*) ah! combien je mentais!

C'est qu'outre son talent, il est fort instruit, fort aimable... il cause très-bien, quand il a la tête à lui; car parfois il déraisonne... mais ce n'est pas à moi de lui en vouloir, et je crois avoir deviné... (*Regardant l'ordon-*

nance qui est restée sur le guéridon.) Qu'est-ce que je disais?... encore une étourderie! écrire ses ordonnances sur des lettres... initier ses malades aux secrets de sa correspondance... (*Souriant et prenant le papier.*) C'est fort mal, surtout avec notre sexe, que l'on accuse d'être si curieux. (*Elle jette les yeux dessus.*) Que vois-je?... une écriture de femme! (*Lisant.*) « Mon cher docteur, je « vous renvoie la déclaration que vous m'avez adressée « ce matin, au lieu de l'ordonnance que j'attendais. » (*D'une voix émue.*) Ah! il fait des déclarations!... (*Continuant.*) « Quelque flatteuse que soit l'expression « de vos sentimens, je ne puis croire à une passion aussi « subite... » (*S'interrompant.*) La coquette! c'est pour qu'il la rassure!... (*Lisant.*) « J'aime à croire que la « blessure n'est pas mortelle, et d'ailleurs, personne « mieux que vous n'est à même de la guérir. Venez me « voir cependant, pour que je vous gronde, et... » Le reste de la lettre manque; mais j'en ai vu assez comme cela. Quelle indignité! moi qui croyais que son silence était une preuve de sa délicatesse, qui supposais... (*Essuyant une larme.*) Voilà donc la cause de ses distractions!... Un médecin qui s'occupe d'amour, au lieu de s'occuper de son état, qui néglige tous ses malades... il n'y a plus moyen d'avoir confiance dans cet homme là... et bien certainement je ne le garderai pas.

SCÈNE IX.

MADAME POLIGNY, BERNARD.

BERNARD.

Ah! ma foi, j'arrive à temps pour vous donner la main.

MADAME POLIGNY, *surprise.*

C'est vous, monsieur?

BERNARD.

J'ai vu votre voiture... Vous allez sortir?

MADAME POLIGNY.

Non, j'ai changé d'idée.

BERNARD.

Le docteur a cependant recommandé...

MADAME POLIGNY, *avec ironie.*

Raison de plus.

BERNARD, *gaiement.*

Déjà en révolte contre votre médecin! Diable! prenons garde!... Ce n'est pas mon système... Il faut faire tout ce qu'ils vous ordonnent, dût-on se rendre malade!... La santé avant tout!

MADAME POLIGNY, *avec impatience.*

Eh! monsieur, je ne me suis jamais mieux portée.

BERNARD, *la regardant avec plaisir.*

En effet! quel teint animé, quels yeux vifs et brillants!... ça me fait d'autant plus de plaisir, que je viens de rencontrer mon ami, l'adjoint du maire, qui m'a encore dit : « Eh bien! à quand le mariage? les bans sont publiés, tout est prêt, j'attends toujours... » Dame, je lui ai dit : « Moi aussi. »

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Mon sort est bizarre et nouveau ;
 Depuis bientôt près d'une année
 L'amour alluma son flambeau
 Pour éclairer notre hyménée.
 « Oh! dit l'adjoint, j'ai peur pour vos amours,
 « Depuis un an!... il est à craindre,
 « Si le flambeau brûle toujours,

« Qu'il ne soit bien près de s'éteindre ! »
 Oui, vraiment, s'il brûle toujours,
 Il doit être près de s'éteindre.

MADAME POLIGNY, *avec dépit.*

Vous avez raison, monsieur; je rougis d'avoir mis
 votre patience à une si longue épreuve... (*avec un sou-*
pir) et je suis prête à tenir ma promesse.

BERNARD, *enchanté.*

Est-il possible! (*S'arrêtant.*) Mais le docteur y con-
 sent-il?...

MADAME POLIGNY.

Qu'importe!

BERNARD.

Je ne veux rien faire sans son avis!

MADAME POLIGNY.

Cela ne le regarde pas!

BERNARD.

Pardonnez-moi. Tout-à-l'heure encore, il prétendait
 que vous étiez fort éloignée de ce projet; qu'il avait
 des raisons de croire...

MADAME POLIGNY, *à part.*

O ciel! il pourrait penser... (*Haut.*) Eh bien! mon-
 sieur, pour lui prouver le contraire, c'est moi main-
 tenant qui exige que ce mariage ait lieu sans le moindre
 délai.

BERNARD.

Quoi! cette semaine?

MADAME POLIGNY.

Aujourd'hui même.

BERNARD, *avec joie.*

Aujourd'hui!

MADAME POLIGNY.

Aux yeux du monde , un plus long retard pourrait paraître étonnant , et faire croire à quelque mésintelligence entre nous... Ainsi , monsieur , (*Montrant la table*) mettez-vous là , écrivez vos invitations , que dans deux heures tout soit fini ; partons demain , et ne revenons jamais à Paris.

BERNARD , *se précipitant à la table , et parlant en écrivant.*

Dieux ! c'est tout ce que je demande... Vite ! la circulaire !... mon ami l'adjoint !... La main me tremble... Les témoins ! quelques parens !

MADAME POLIGNY.

Pas beaucoup.

BERNARD.

Le strict nécessaire ! de quoi former une contredanse... Vous allez donc être ma femme !... qui est-ce qui m'aurait dit ça ce matin ? c'est comme une tuile qui me tombe... avec deux voitures de remise.

(*Il continue à écrire.*)MADAME POLIGNY , *à part.*

Je serai malheureuse , mais n'importe !

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Par un ingrat si je fus outragée ,

Que mon hymen le punisse à l'instant ;

Et pour en être mieux vengée ,

Tâchons de prendre un visage riant.

A ses regards , soyons heureuse et fière ;

Car je puis malgré ma douleur ,

Si ma gaité le désespère ,

Avoir encor un instant de bonheur...

Goûter encor (*bis.*) un instant de bonheur.

BERNARD, *souriant.*

Madame Béguinet! madame Béguinet!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADAME BÉGUINET, *ensuite*
DUVERGER.

MADAME BÉGUINET.

Que voulez-vous?

BERNARD.

Vite, ces lettres à mon domestique, qu'il les porte sur-le-champ. (*Elle sort. — Bernard à Duverger qui paraît.*) C'est vous, cher ami, venez partager ma joie.

MADAME POLIGNY, *à part.*

C'est lui!

DUVERGER, *souriant.*

Eh! bon Dieu! quel transport! quel bonheur dans vos traits!... je conçois... le rétablissement de madame...

BERNARD.

Mieux que cela, mon cher!... dans deux heures nous serons unis.

DUVERGER, *à part.*

Qu'entends-je!

BERNARD.

Et c'est à vous que je dois ma félicité... Il faut que je vous embrasse!

DUVERGER, *le repoussant.*

Permettez... Quoi, madame... cette résolution me paraît bien subite?

BERNARD.

Pas trop! Depuis un an que nous attendons, nous avons eu le temps de réfléchir.

MADAME POLIGNY.

Et de connaître nos goûts, nos caractères!... Quant à moi, il est impossible de rendre plus de justice aux qualités de monsieur Bernard.

DUVERGER, à part.

Allons, je m'étais trompé...

BERNARD, le voyant tout troublé.

Eh bien, qu'avez-vous donc, cher ami? cette physionomie renversée... Ah! j'y suis... (*A madame Poligny.*) Ce pauvre docteur, il faut l'excuser... il est amoureux aussi, et notre bonheur lui fait faire un retour...

DUVERGER, à Bernard.

Monsieur...

BERNARD.

Laissez donc, nous sommes entre nous...

MADAME POLIGNY.

Il est amoureux?

BERNARD, d'un air de confiance.

Oh! mais amoureux comme un fou! il vient de me l'avouer... Il a bien quelque espoir; mais il n'est pas sûr... N'est-ce pas, vous n'êtes pas sûr?...

DUVERGER.

Oh! si fait, maintenant je ne doute plus de mon malheur!

BERNARD.

Pauvre garçon! Soyez tranquille, allez, votre belle s'humanisera à la première fièvre maligne.

MADAME POLIGNY, à part.

Je n'y tiens plus!

DUVERGER, à part.

Quel supplice!

BERNARD.

En attendant, vous serez un de nos témoins, ça vous donnera un avant-goût...

MADAME POLIGNY, *haut*.

Ce serait abuser de la complaisance de monsieur... d'autres soins le réclament sans doute, et je me reprocherais de lui prendre un temps qui peut être mieux employé.

DUVERGER.

Que voulez-vous dire, madame?

MADAME POLIGNY, *froidement*.

Que maintenant il est inutile de continuer des visites...

BERNARD, *bas*.

Vous le renvoyez?...'

MADAME POLIGNY.

Dans son intérêt. On attend peut-être monsieur dans une autre maison... il se doit à tous ses malades.

DUVERGER, *à part*.

C'est un congé. (*Bas*.) J'ignore ce qui peut m'attirer une pareille disgrâce... mais j'aurai du moins le mérite de l'obéissance... je m'éloigne.

BERNARD, *l'arrêtant*.

Permettez...

MADAME POLIGNY, *bas*.

Laissez-le donc partir.

BERNARD, *bas*.

En vérité, chère amie, je ne vous conçois pas... Il est des services qui ne se paient pas avec de l'argent. (*A Duverger*.) C'est une plaisanterie!... Vous savez bien que nous dinons ensemble.

DUVERGER, *regardant madame Poligny*.

Pardon, je crois que je ne pourrai pas avoir cet honneur...

BERNARD.

Vous nous avez promis...

DUVERGER.

J'avais oublié...

MADAME POLIGNY, *avec ironie.*

Une affaire plus importante...

DUVERGER, *de même.*

Un engagement antérieur!

MADAME POLIGNY, *vivement.*

Chez une dame, peut-être?

DUVERGER, *de même.*

Précisément.

MADAME POLIGNY.

C'est trop juste; comment donc, rien de plus sacré qu'un engagement antérieur... surtout avec une dame. Nous vous rendons votre liberté, monsieur; et comme nous quittons Paris, dès demain, permettez-moi de vous faire mes adieux.

*(Ils se saluent très-froidement.)*BERNARD, *étonné.*

A qui diable en a-t-elle?

ENSEMBLE.

AIR: *Sous ce riant feuillage.*MADAME DE POLIGNY *et* DUVERGER, *à part.*

Éloignons-nous!... sa vue

Redouble ma douleur...

Et, de mon ame émue,

Je sens fuir le bonheur.

BERNARD, *à part.*

Pourquoi donc à sa vue

Ce trouble et cette aigreur?

LA CONVALESCENTE.

Elle paraît émue...

Et de mauvaise humeur!

(A madame Poligny.)

Du médecin, l'absence

M'alarme et ne vaut rien...

MADAME POLIGNY, *avec dépit.*

Il fait, par sa présence,

Plus de mal que de bien!

ENSEMBLE.

MADAME POLIGNY *et* DUVERGER, *à part.*

Éloignons-nous, sa vue,

Etc.

BERNARD, *à part.*

Pourquoi donc à sa vue,

Etc.

(Madame Poligny rentre chez elle.)

SCÈNE XI.

DUVERGER, BERNARD.

BERNARD, *suisant madame Poligny jusqu'à sa porte.*

Permettez! madame! chère amie!

DUVERGER, *se promenant avec agitation.*

Quelle perfidie!... Ainsi donc, ses regards, que j'interprétais en ma faveur, ces demi-mots qui semblaient encourager mes espérances, n'étaient qu'un jeu cruel, un raffinement de coquetterie.

BERNARD, *revenant.*

A-t-on idée de cela! se brouiller avec la Faculté!... c'est d'une imprudence...

DUVERGER, *à lui-même.*

Je n'y conçois rien.

BERNARD.

Ni moi non plus! Il ne faut pas vous affecter! les malades ont des caprices. (*Se frappant le front.*) Ah! je sais ce que c'est... Je lui ai dit que vous n'étiez pas encore d'avis de ce mariage, et comme elle est très-impatiente, ça l'a piquée! Eh bien... (*Arrétant Duverger, qui fait un mouvement pour sortir.*) Docteur, vous ne vous en irez pas ainsi, que diable! nous ne sommes pas brouillés, nous deux!... Donnez-moi la main, je le veux!

(*Il lui tend la main, que Duverger prend machinalement; et tout préoccupé, il lui tâte le pouls.*)

DUVERGER, à lui-même.

Elle l'aime!

BERNARD, étonné, et le regardant.

Qu'est-ce qu'il fait donc? (*Riant, à part.*) Ce que c'est que l'habitude, il croit que je lui tends le bras pour me tâter le pouls; c'est égal, c'est autant de pris.

DUVERGER, sans le regarder, et soupirant.

Infortuné!... qui pouvait prévoir!

BERNARD, un peu inquiet.

Hein?

DUVERGER, toujours préoccupé.

Quel changement dans ses regards!

BERNARD, de même.

Vous trouvez quelque chose dans les yeux?

DUVERGER, avec amertume.

Et sans pitié pour celui qui la chérit...

BERNARD, plus effrayé.

Plait-il?

DUVERGER, de même.

Elle ne pense pas que ce mariage est l'arrêt de sa mort!

BERNARD, *avec un cri.*

Qu'est-ce que vous dites, docteur?

DUVERGER, *sortant de sa rêverie, et lâchant son bras.*

Moi! rien.

BERNARD, *tremblant.*

Si fait, si fait; vous avez secoué la tête, et un médecin qui secoue la tête... c'est sérieux!

DUVERGER, *étonné.*

Comment?

BERNARD.

Et ces mots qui vous sont échappés... « Ce mariage est l'arrêt de sa mort! »

DUVERGER, *à part.*

Oh! quelle idée!... si je pouvais en effet retarder son bonheur.

BERNARD, *le suivant des yeux.*

Vous hésitez! je suis plus mal que je ne croyais.

DUVERGER, *prenant un air grave.*

Allons, calmons-nous, mon cher ami; il n'y a encore rien de désespéré.

BERNARD.

Ah! mon Dieu! je me portais si bien!

DUVERGER.

Je suis fâché qu'une parole imprudente...

BERNARD.

Du tout, c'est une preuve d'intérêt!... Vous pensez donc que ce mariage...

DUVERGER, *après un silence.*

S'il faut vous parler franchement, je le redoute beaucoup.

BERNARD.

En vérité!

DUVERGER.

Vous n'êtes pas bien.

BERNARD.

Je m'en doutais, dès hier... (*Portant la main à son front.*) Ma tête est brûlante!

DUVERGER.

Voyez-vous?... tout ce qui agite, vous est horriblement contraire.

BERNARD.

C'est vrai; la moindre impatience me fait monter le feu...

DUVERGER.

Et peut déterminer...

BERNARD, *avec anxiété.*

Un coup de sang... une apoplexie?...

DUVERGER.

Je ne dis pas cela.

BERNARD.

Mais vous le pensez. Et je vous demande un peu, les soucis, les tracas du ménage...

DUVERGER.

Sans compter la jalousie, les rivalités...

BERNARD.

Et tout ce qui s'en suit. Dieux! que d'occasions d'apoplexie!

DUVERGER.

Voilà pourquoi je vous engageais à retarder cet hymen.

BERNARD.

C'était donc pour moi?...

DUVERGER.

Sans doute.

BERNARD.

Il fallait donc le dire!... Mais enfin que feriez-vous à ma place?

DUVERGER.

J'attendrais... je demanderais du temps.

BERNARD.

Et quel prétexte donner ?...

DUVERGER, *froidement.*

Ah ! ceci ne me regarde plus... je vous ai signalé le danger... c'est à vous maintenant à prendre les mesures les plus convenables pour vous en garantir. Mais, je vous le répète, si vous vous mariez, je ne réponds pas... vous comprenez... (*Prenant la main de Bernard qui est tout interdit.*) Soignez-vous, mon cher, soignez-vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

BERNARD, *seul, et lui criant de loin :*

Miséricorde ! vous reviendrez, docteur ! ne m'abandonnez pas ! (*Avec un soupir.*) Il a raison... Voilà dix ans que l'on me dit de prendre garde à moi. Que diable ! je connais ma constitution !... Tempérament sanguin, qui exige du calme, des ménagements... Mariez-vous donc avec cela ! Je suis sûr encore que le docteur en pense plus qu'il n'en dit... il avait une mine ! Certainement, j'ai un commencement de maladie. Je me sens tout... je ne sais pas... Brrrr !... (*Regardant le verre d'eau qui est sur le guéridon.*) De la fleur d'orange !... c'est bon pour mon état !... (*Il s'assoit dans un fauteuil et boit à petite gorgée.*) Il n'y a pas à dire... il faut tâcher d'obtenir un sursis... La santé avant tout !

• SCÈNE XIII.

BERNARD, MADAME POLIGNY, avec un bouquet.

MADAME POLIGNY, à part.

Il est parti!... tant mieux!... je ne le verrai plus!...

BERNARD, se levant et prenant un air riant.

Ah! vous voilà, chère amie!

MADAME POLIGNY.

Je viens de donner quelques ordres... Il nous arrive déjà du monde.

BERNARD.

Déjà? (*A part.*) Sont-ils pressés!

MADAME POLIGNY.

Vous ferez bien de passer au salon. Ah! j'oubliais... une lettre pour vous. (*Elle la lui donne.*)

BERNARD, regardant l'adresse.

De Bourges!... c'est de mon frère. (*A part.*) Pauvre garçon! mon second tome, et il s'est marié! c'est peut-être déjà une attaque qu'il m'annonce.

MADAME POLIGNY.

Que dites-vous donc là?

BERNARD.

Moi?... rien. Je me félicitais du sort qui m'attend... (*Hésitant.*) Ce n'est pas, chère amie, que je n'aie quelques petites inquiétudes...

MADAME POLIGNY.

Comment?

BERNARD.

Oui, pour vous. Nous avons peut-être été un peu vite... Votre santé...

MADAME POLIGNY.

Elle est parfaite.

BERNARD.

En apparence... mais quelquefois on se laisse tromper par de fausses lueurs. (*A part.*) Je tâche de la mettre sur la voix. (*Vivement.*) C'est que je me reprocherais toute ma vie le moindre sacrifice que vous me feriez à cet égard-là; et s'il faut encore attendre...

MADAME POLIGNY, *attendrie.*

Quelle délicatesse!... quelle tendre sollicitude!... (*A part.*) Et combien j'étais injuste envers lui! (*Haut, et avec tendresse.*) Non, mon ami; au point où nous en sommes, je puis vous le dire, mon impatience est égale à la vôtre.

BERNARD, *à part.*

Ah! mon Dieu!

MADAME POLIGNY, *s'asseyant.*

D'ailleurs j'ai des torts envers vous.

BERNARD.

Des torts?

MADAME POLIGNY.

Que vous connaîtrez plus tard, car je vous dirai tout... et je ne puis les expier qu'en m'occupant sur-le-champ de votre bonheur.

BERNARD, *à part*

Pas moyen de lui faire comprendre...

MADAME POLIGNY.

Venez ici, monsieur.

(*Elle lui fait signe de s'asseoir près d'elle.*)BERNARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle a donc, de prendre comme ça une voix si douce; c'est très-dangereux?

(*Il s'assoit un peu loin.*)

MADAME POLIGNY.

Plus près! vous êtes à une lieue.

BERNARD, *se rapprochant un peu.*

Certainement, chère amie. (*A part.*) Dieux! qu'elle est jolie!... je sens un battement de cœur, des palpitations, peut-être... Qu'on est malheureux de ne pouvoir s'abandonner à son naturel sensible!

MADAME POLIGNY.

Donnez-moi votre main!

BERNARD, *à part.*

C'est ça! et on me recommande le calme...

MADAME POLIGNY.

Vous êtes fâché contre moi?

BERNARD.

Non.

MADAME POLIGNY.

Si fait.

BERNARD.

Du tout.

MADAME POLIGNY.

Je le vois! cette offre que vous me faites de retarder notre mariage.

BERNARD.

Uniquement dans votre intérêt! et je crois encore qu'une huitaine de jours...

AIR de la Robe et les Bottes.

Peut-être ainsi l'exige la prudence.

MADAME POLIGNY.

Vous m'étonnez, monsieur, en vérité,
N'avez-vous plus la même impatience?

BERNARD.

Si... mais je suis un peu moins tourmenté ;
 Car j'entrevois l'hymen en perspective ;
 On se raisonne, alors qu'on en est là...
 Et l'on attend que le bonheur arrive,
 Quand on est certain qu'il viendra.

MADAME POLIGNY, *souriant.*

J'entends, c'est une vengeance!... vous vous êtes aperçu que j'avais prolongé ma convalescence pour bien me consulter...

BERNARD, *se rapprochant.*

Est-il possible!

MADAME POLIGNY.

C'est à moi maintenant de vous faire oublier cette injuste défiance ; aussi, mon ami, quand nous serons dans notre ménage, je mettrai mon bonheur à prévenir vos vœux, à deviner vos moindres désirs...

BERNARD, *enchanté.*

Quoi, madame...

MADAME POLIGNY.

Je veux que vous soyez heureux et que votre amour devienne enfin le prix de mes soins... et de mes sacrifices.

*(Elle lui tend la main.)*BERNARD, *s'oubliant et lui baisant la main.*

Ah ! chère amie, croyez... *(S'arrêtant avec frayeur.)*
 Dieux ! et l'apoplexie !... je n'y songeais plus.

MADAME POLIGNY, *se levant aussi.*

Qu'avez-vous ?

BERNARD.

Moi!... rien.

MADAME POLIGNY.

Vous pâlissez !

BERNARD.

Vous trouvez ?... Non, c'est... c'est une voiture que j'entends.

MADAME POLIGNY.

Une voiture ?

BERNARD, *regardant par la fenêtre.*

Justement... votre cousine, madame Darville, à qui j'avais écrit...

MADAME POLIGNY.

Elle arrive à propos. Voyez, je vous prie, si tout le monde est là, et si nous pouvons partir.

BERNARD.

Oui, madame, j'y cours. (*A part.*) Il faut absolument que je trouve quelque parent qui lui fasse entendre raison, ou je suis un homme perdu !

(*Il sort à gauche, tandis que madame Darville entre par le fond.*)

SCÈNE XIV.

MADAME POLIGNY, MADAME DARVILLE.

MADAME DARVILLE.

Eh ! bonjour donc, cousine.

MADAME POLIGNY, *l'embrassant.*

Que vous êtes aimable, ma chère Hortense !

MADAME DARVILLE.

J'allais partir pour le bois, quand on m'a remis là

lettre de monsieur Bernard... Je n'ai pas hésité... Eh bien, c'est donc pour aujourd'hui?... Vous êtes donc tout-à-fait rétablie?

MADAME POLIGNY.

Tout-à-fait... Mais vous-même, vous avez été indisposée?

MADAME DARVILLE.

Oh! presque rien : des spasmes, une crise nerveuse... comme j'en ai tous les mois, quand je fais mes comptes avec mon mari.

AIR : *Des Maris ont tort.*

Je me flattais, ma chère amie,
 Qu'un premier essai suffirait,
 Que de son étrange manie,
 Ma souffrance le guérirait,
 Et que, sans gronder, il paraît;
 Mais c'est un mal, une folie,
 Qui, chez lui, ne peut se passer;
 Et, par suite, ma maladie
 Est toujours à recommencer.

A propos de maladie, savez-vous que j'ai eu peur pour vous? vous avez un médecin très-singulier!

MADAME POLIGNY, *avec embarras.*

Ah! monsieur Duverger...

MADAME DARVILLE.

Oui; c'est un homme qui n'a pas la tête à lui.

MADAME POLIGNY.

En effet, j'ai cru m'apercevoir...

MADAME DARVILLE.

Je veux bien qu'un médecin soit empressé, galant,

qu'il nous dise même quelques douceurs... c'est un moyen curatif comme un autre; mais celui-ci... il ne m'a pas dit un mot aimable; et puis, un beau matin, au lieu d'une formule, il m'adresse une déclaration.

MADAME POLIGNY, *surprise.*

Vraiment?

MADAME DARVILLE.

Oh! mais une déclaration en forme, ma chère, car sa lettre n'a pas le sens commun.

MADAME POLIGNY, *à part.*

Il paraît qu'il en fait à tout le monde.

MADAME DARVILLE.

Vous sentez que j'ai pris le parti d'en rire.

MADAME POLIGNY.

C'est le plus sage.

MADAME DARVILLE.

Je lui ai répondu que je ne croyais pas sa blessure mortelle, et que dans tous les cas, un médecin si habile saurait bien se guérir lui-même.

MADAME POLIGNY, *à part.*

C'est la lettre que j'ai lue!

MADAME DARVILLE.

Mais maintenant je suis presque fâchée de l'avoir si maltraité, parce qu'en y réfléchissant, je crois qu'il s'est trompé et que son épître n'était pas pour moi.

MADAME POLIGNY.

Que dites-vous?

MADAME DARVILLE.

Sans doute. Il prétend qu'il m'adore depuis six mois, et je ne le connais que depuis huit jours; il me

parle de mon veuvage, et Dieu merci mon mari se porte à merveille.

MADAME POLIGNY, *à part.*

Quel trait de lumière!... Ah! mon Dieu! je l'ai accusé, je l'ai banni de ma présence...

MADAME DARVILLE.

Eh! bon Dieu! cousine, quelle agitation!... Ah! je devine... une nouvelle mariée...

MADAME POLIGNY, *troublée.*

Non, je vous jure...

MADAME DARVILLE.

AIR du Vaudeville de la Haine des Femmes.

Pourquoi donc, avec une amie,
Ne pas vouloir en convenir?

Je sais que quand on se marie,
Certain effroi vient vous saisir...

Oui, l'approche de cette épreuve
Troublé toujours un jeune cœur,

On doit redouter cette épreuve;

(*En souriant.*)

Mais je crois que lorsqu'on est veuve

On a moins peur; (*bis.*)

N'est-il pas vrai qu'on a moins peur?

MADAME POLIGNY, *à part.*

Ah! mon Dieu! comment retarder ce mariage?...
J'y songe... Monsieur Bernard proposait d'attendre
encore, et je pourrai peut-être... (*Elle appelle.*)
Madame Béguinet! madame Béguinet!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME BÉGUINET.

MADAME BÉGUINET.

Vous m'appellez, madame ?

MADAME POLIGNY, *vivement.*

Où est monsieur Bernard ?... Vous ne l'avez pas vu ?

MADAME BÉGUINET.

Pardonnez-moi, madame, il vient d'entrer au salon. Le bonheur lui fait un drôle d'effet, à celui-là ! En vous quittant tout-à-l'heure, il était pâle et tremblant... j'ai cru que le marié allait se trouver mal ; puis, en lisant une lettre qu'il tenait à la main, sa figure s'est épanouie, les couleurs lui sont revenues... et maintenant il est leste et gai comme un jeune homme... Eh ! tenez, l'entendez-vous ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BERNARD, *avec le bouquet et les gants blancs.*

BERNARD, *à la cantonade.*

C'est bien, mes amis, allez toujours ; vous nous attendrez à la mairie.

MADAME DARVILLE.

Est-ce que l'on part déjà ?

BERNARD, *gaiement.*

Je viens d'emballer tout le monde dans les deux re-

mises, et votre voiture, belle cousine, que je me suis permis de prendre.

MADAME POLIGNY.

Comment, monsieur...

MADAME DARVILLE.

Vous avez très-bien fait.

MADAME POLIGNY.

Mais non, je voulais vous dire...

BERNARD.

Il ne reste qu'une bonne tante, à moi, qui est là, et le premier équipage de retour nous emmènera tous les quatre. (*A madame Béguinet.*) Madame Béguinet, vous nous avertirez.

MADAME BÉGUINET, *sortant.*

Oui, monsieur.

BERNARD.

Quel beau jour!... Cousine, vous restez avec nous; et ce soir, le petit bal de famille... Il me semble que j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

MADAME POLIGNY, *étonnée.*

Eh! mais, monsieur, qu'avez-vous donc?... quelle pétulance, quelle gaieté!

MADAME DARVILLE.

C'est tout simple, quand on adore sa femme!

BERNARD, *d'un air radieux.*

• Ce n'est pas cela; c'est une lettre de mon frère que je viens de recevoir!... Je vous avoue que je n'étais pas sans crainte sur son compte, parce qu'il avait toujours été d'une santé languissante; à-peu-près condamné par les médecins! eh bien! il a pris un parti désespéré, il s'est marié.

LES DEUX FEMMES.

Comment, monsieur!

BERNARD, *se reprenant.*

Non, je veux dire qu'il a pris le bon parti; ça lui a réussi à merveille, et maintenant il se porte comme le Pont-Neuf; et cela se conçoit: une vie régulière, le bonheur intérieur, le calme...

MADAME DARVILLE.

Eh! qui en doute, monsieur?... Tous les maris se portent à ravir!

BERNARD, *gaiement.*

Aussi, je suis plus que jamais pour le mariage, et je me dépêche de prendre une femme; la santé avant tout! Ah! ça, tenons-nous prêts? Avons-nous nos schals?

MADAME DARVILLE, *prenant le sien.*

Voici le mien.

BERNARD, *l'aidant.*

Permettez, belle cousine...

MADAME POLIGNY, *à part.*

Je l'ai banni, lui! si bon, si dévoué!... comment m'expliquer! comment le forcer à revenir!

BERNARD, *chantonnant.*

C'est aujourd'hui que l'hymen nous engage.

Mesdames, j'ai deux bras à vous offrir.

MADAME POLIGNY, *prenant lentement son schal.*

Je n'ai que ce moyen de le rappeler.

BERNARD, *donnant le bras à madame Darville, et offrant l'autre à madame Poligny.*

Venez-vous, chère amie?

MADAME POLIGNY, *portant la main à sa tête, et jetant un petit cri.*

Me voici... ahi!

MADAME DARVILLE.

Qu'est-ce donc?

MADAME POLIGNY.

Je ne sais.

MADAME DARVILLE.

Un étourdissement ?

MADAME POLIGNY.

Je puis à peine me soutenir.

BERNARD, *la soutenant.*

Ah! mon Dieu!

MADAME POLIGNY.

Ce ne sera rien, sans doute. (*Feignant une grande douleur.*) Ah!

BERNARD.

Miséricorde! est-ce que ça va vous reprendre ?

MADAME POLIGNY, *d'une voix altérée.*

J'en ai peur; absolument les mêmes symptômes...

BERNARD.

Voilà ce que c'est d'avoir renvoyé le docteur.

MADAME DARVILLE

N'allez-vous pas la gronder ?

BERNARD.

Et personne!... (*Appelant.*) Madame Béguinet! (*A madame Poligny.*) Vous vous portiez si bien quand il venait tous les jours. (*Appelant.*) Madame Béguinet! (*A madame Poligny.*) Je vais envoyer chercher monsieur Duverger.

MADAME POLIGNY.

Oh! non, non; je vous le défends.

MADAME DARVILLE.

Ne la contrariez pas.

MADAME POLIGNY.

Cela va se passer... Oh! que je souffre.

BERNARD.

Vous voyez bien que cela ne se passe pas. (*Lui prenant la main.*) Chère amie! chère petite femme! je vous en prie, laissez-moi aller chercher le docteur.

MADAME POLIGNY, *d'une voix languissante.*

Mais... si vous le voulez absolument...

MADAME DARVILLE.

Voyez comme elle est bonne et douce!

BERNARD.

J'y cours! j'y vole! Nous disons, rue de Sèvres; diable! de la rue du Helder, la course est bonne. (*Appelant.*) Madame Béguinet!... C'est bien la peine d'avoir une garde-malade, qui est toujours à causer chez le portier!... Madame Béguinet!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MADAME BÉGUINET.

MADAME BÉGUINET.

Voilà! voilà!

BERNARD.

C'est bien heureux. Vos malades pourraient mourir sans que vous vous en doutiez!

MADAME BÉGUINET.

De quoi s'agit-il donc ?

BERNARD.

De garder madame, qui est très-mal.

MADAME BÉGUINET, *courant à elle.*

Sainte vierge ! une rechûte ! je l'avais prédit.

BERNARD.

Il fallait l'empêcher... De l'éther ! de l'eau de mélisse !... Ah ! mon Dieu ! et ces braves parens qui nous attendent à la mairie !

MADAME DARVILLE.

Ils liront les affiches pour s'amuser.

BERNARD.

Et mon ami l'adjoint, voilà la seconde fois qu'il met son écharpe ; c'est un sort...

MADAME DARVILLE.

Mais mon Dieu ! ça ne sera rien.

BERNARD.

Je l'espère bien ; et ma tante... qui est toute seule !... Cousine, allez donc lui tenir compagnie.

MADAME DARVILLE.

Soyez tranquille.

BERNARD.

AIR : *Clic, clac.*

Mais ici je n'ai point de voiture.

MADAME BÉGUINET.

La place est tout près.

BERNARD.

Un fiacre !... on n'arrive jamais.

MADAME DARVILLE.

Partez donc !

BERNARD.

Je risque l'aventure...

Je m'en vais à pié...

Mais c'est dur pour un marié!...

Bien qu'on soit des plus ingambes,

La course va me lasser,

Et je n'aurai plus de jambes

Ce soir, si l'on veut danser...

ENSEMBLE.

BERNARD.

Encor si j'avais une voiture!

Bientôt j'y serais;

Mais je n'arriverai jamais.

Oh! mon Dieu! la fâcheuse aventure!

S'en aller à pié,

C'est bien dur pour un marié!

MADAME DARVILLE et MADAME BÉGUINET.

Qu'avez-vous besoin d'une voiture?

Pourquoi ces délais?

Mais vous n'arriverez jamais!

Partez vite, et risquez l'aventure;

En allant à pié,

Ce sera plus court de moitié.

MADAME POLIGNY, à part.

Il s'en va, son départ me rassure,

Combien je voudrais

Que le docteur fût ici près!

Mais du moins, grâce à cette aventure,

Tout est oublié,

Et j'éloigne le marié.

(Bernard sort par le fond, et madame Darville par
la gauche.)

SCÈNE XVIII.

MADAME POLIGNY, MADAME BÉGUINET.

MADAME BÉGUINET.

Pourvu qu'il le trouve encore ! Madame souffre donc beaucoup ?

MADAME POLIGNY.

Ah ! oui. (*A part.*) Enfin il est parti !

MADAME BÉGUINET.

Ces rechûtes, c'est si pernicieux.

MADAME POLIGNY.

Ouvrez la fenêtre, je vous prie.

MADAME BÉGUINET, *traversant le théâtre.*

C'est juste, le grand air vous fera du bien. (*Elle ouvre la fenêtre*) Oh ! comme monsieur court... le voilà déjà au bout de la rue... il disparaît. (*Regardant de l'autre côté, et frappant dans ses mains.*) Ah ! que c'est heureux !

MADAME POLIGNY.

Quoi donc ?

MADAME BÉGUINET.

Le docteur qui arrive de l'autre côté.

MADAME POLIGNY, *se levant.*

Monsieur Duverger ?

MADAME BÉGUINET.

Il n'y a plus moyen de rappeler monsieur Bernard.

MADAME POLIGNY.

Etes-vous sûre qu'il vient ici ?

MADAME BÉGUINET.

Le docteur? Oui, vraiment, le voilà qui parle au concierge. (*L'appelant.*) Venez vite, monsieur!

MADAME POLIGNY.

Taisez-vous donc!

MADAME BÉGUINET.

Je crois que je l'entends monter... Oui, vraiment, le voici.

MADAME POLIGNY, *se remettant sur son fauteuil.*

Ah! je respire!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, DUVERGER.

DUVERGER.

Que viens-je d'apprendre? Quoi, madame Poligny?...

MADAME BÉGUINET.

Ah! c'est notre bonne étoile qui vous ramène! monsieur Bernard est allé vous chercher rue de Sèvres.

DUVERGER.

Que je me sais bon gré, madame... moi qui donnerais ma vie... (*S'approchant de madame Poligny.*) Mais qu'éprouvez-vous? Comment cela vous a-t-il pris?

MADAME POLIGNY.

Je ne sais... je crois...

MADAME BÉGUINET.

Ne vous fatiguez pas, madame, je vais rendre compte à monsieur... c'est le devoir des gardes-malades.

MADAME POLIGNY, *à part.*

L'insupportable femme ! si elle se met à bavarder !...

MADAME BÉGUINET.

Imaginez-vous , monsieur le docteur , j'étais chez la portière à lui donner des conseils pour son dernier enfant qui a eu la coqueluche , voilà que j'entends un cri...

MADAME POLIGNY.

Ah!... madame Béguinet!...

MADAME BÉGUINET.

Madame...

MADAME POLIGNY.

Allez me chercher mon façon de sels.

DUVERGER.

Courez vite!

MADAME BÉGUINET.

Où donc?

MADAME POLIGNY.

Dans ma chambre , je crois , ou sur la cheminée du boudoir.

MADAME BÉGUINET.

Du boudoir?...

MADAME POLIGNY.

Peut-être dans le salon... Cherchez bien , je vous prie.

MADAME BÉGUINET.

J'y vole ! monsieur le docteur , je suis à vous... je n'ai pas fini de vous rendre compte.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XX.

MADAME POLIGNY, DUVERGER.

MADAME POLIGNY, *à part, et la suivant des yeux.*

Dieu soit loué!

DUVERGER, *avec inquiétude.*

Vous souffrez davantage?

MADAME POLIGNY.

Non ; mais je voulais... (*Tout en parlant elle tire de sa poche son flacon.*) Ah ! mon flacon de sels ! je l'avais sur moi... Quelle distraction !

DUVERGER.

Il est inutile de la rappeler. (*Avec embarras.*) Vous allez me trouver importun ; mais il faut que je vous fasse plusieurs questions, et que vous répondiez à tout.

MADAME POLIGNY.

Oh ! oui , je vous dirai tout... (*à part.*) excepté ce que je dois lui cacher.

DUVERGER.

Donnez-moi votre main.

MADAME POLIGNY, *timidement.*

La voilà. Eh ! mais, docteur, la vôtre est tremblante?

DUVERGER.

Oui... l'émotion... la crainte que j'ai d'abord ressentie.... (*Lui tâtant le pouls.*) Un peu d'agitation...

MADAME POLIGNY, *à part.*

Je le crois.

DUVERGER.

Mais voilà tout !... Comment cela s'est-il déclaré ?

MADAME POLIGNY.

Par une douleur vague , au moment... où vous m'avez quittée.

DUVERGER.

Ah !... et rien n'a provoqué ?...

MADAME POLIGNY.

Si fait ; une visite de ma cousine , madame Darville.

DUVERGER , *frappé*.

Madame Darville !

MADAME POLIGNY.

Des idées que je ne puis vous dire ! J'avais été injuste envers quelqu'un , que je ne puis vous nommer ; la conversation de ma cousine m'a fait voir que je m'étais trompée , vous jugez alors de mes regrets , de mon chagrin...

DUVERGER , *à part*.

Qu'entends-je !

MADAME POLIGNY , *à part*.

En conscience , je ne peux pas lui en dire plus.

DUVERGER.

Et maintenant... vous vous trouvez...

MADAME POLIGNY.

Beaucoup mieux... Peut-être depuis que vous êtes ici...

DUVERGER , *avec joie*.

Serait-il vrai !

MADAME POLIGNY , *souriant*.

Mais sans doute ; vous savez que la vue seule du

médecin suffit pour faire fuir la maladie, pour rendre la confiance, et j'en ai une si grande en vous.

DUVERGER, *avec transport.*

Ah! madame, cette assurance me comble de joie; je craignais, je l'avoue, d'avoir perdu cette confiance, qui est, à mes yeux, le prix le plus doux...

MADAME POLIGNY.

Et que vous reconnaissez si mal; car moi, je n'ai pas la vôtre, docteur.

DUVERGER.

Comment?

MADAME POLIGNY.

Eh! oui! vous êtes souffrant, malheureux, je le vois,... et vous n'en dites rien; vous méritez que l'on vous gronde, et... j'aurais presque envie d'essayer d'être votre médecin...

DUVERGER.

Vous, madame?

MADAME POLIGNY, *souriant.*

C'est bien le moins; il serait assez drôle que ce fussent vos malades qui rendissent la santé à leur docteur.

DUVERGER, *souriant.*

En effet.

MADAME POLIGNY.

Mais j'exige une confiance absolue; vous me direz tout. (*À part.*) Il finira peut-être par s'expliquer.

AIR : *Un soir dans la forêt voisine.*

(D'Amédée de Beauplan.)

En secret votre cœur soupire,

Pourquoi cela? parlez, monsieur.

LA CONVALESCENTE.

DUVERGER.

Eh bien ! puisqu'il faut tout vous dire...
L'amour seul cause ma douleur.

MADAME POLIGNY, *souriant.*

Est-ce donc un si grand malheur ?

DUVERGER.

De cette fièvre dévorante,
Vingt fois j'ai voulu m'affranchir...
Mais je ne saurais en guérir...
Car à chaque instant elle augmente.

MADAME POLIGNY, *avec plaisir.*

Très-bien, très-bien, } (*bis.*)
Cela ne sera rien,

Rien,

Non, rien,

Non, cela ne sera rien.

Deuxième couplet.

MADAME POLIGNY.

Connait-on cet amour si tendre ?

DUVERGER.

Non, je n'ose exprimer mes vœux.

MADAME POLIGNY.

Il faut pourtant se faire entendre.

DUVERGER, *timidement.*

Mais... quand j'interroge ses yeux,
Je me trouve moins malheureux !

MADAME POLIGNY, *vivement.*

Et vous n'aimerez jamais qu'elle ?

DUVERGER, *avec ame.*

Ah ! jugez de tous mes tourmens !

Car , près de la perdre , je sens

Que je lui resterai fidèle...

MADAME POLIGNY, *émue et souriant.*

Très-bien , très-bien , } (*bis.*)
Cela ne sera rien ,

Rien ,

Non , rien ,

Non , cela ne sera rien.

DUVERGER, *vivement.*

Comment ! cela ne sera rien ? c'est-à-dire que j'en mourrai.

MADAME POLIGNY, *émue.*

Pourquoi donc ?

DUVERGER.

Puisqu'elle va en épouser un autre.

MADAME POLIGNY, *à mi-voix.*

Non.

DUVERGER.

Comment ?

MADAME POLIGNY.

Je ne crois pas.

DUVERGER.

Ce mariage...

MADAME POLIGNY.

Ne s'accomplira pas , je vous le jure.

DUVERGER, *hors de lui.*

O ciel !... Ah ! madame , pourquoi ne me l'a-t-on pas dit plutôt ?

MADAME POLIGNY, *vivement , et lui montrant son ordonnance.*

Et vous , docteur , pourquoi écrire vos ordonnances sur des lettres de femme ?

DUVERGER.

Que vois-je? (*Tombant à ses pieds.*) Ah! je suis le plus heureux des hommes!

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, BERNARD, *en dehors, et frappant à la porte du fond.*

BERNARD, *en dehors.*

Madame! madame!

MADAME POLIGNY, *effrayée.*

Monsieur Bernard! (*Élevant la voix.*) On n'entre pas... (*A Duverger.*) Levez-vous donc, monsieur.

BERNARD, *en dehors.*

Je voulais vous dire, madame, que le docteur n'est pas chez lui.

MADAME POLIGNY, *troublée.*

Je le sais. (*A Duverger.*) Monsieur, je vous en supplie!...

DUVERGER.

Non, madame. (*Madame Darville paraît de côté, et s'arrête surprise.*) Jamais je n'aimai que vous! Cette lettre, qui a failli me coûter si cher, était pour vous seule, et maintenant que je puis aspirer à votre main....

MADAME BÉGUINET, *arrivant d'un autre côté.*

Je n'ai trouvé que de l'eau de Cologne. (*Apercevant Duverger, et poussant un cri.*) Ah! mon Dieu!

BERNARD, *ouvrant la porte du fond.*

Qu'est-ce que c'est?... elle s'évanouit?

MADAME POLIGNY et DUVERGER, *se relevant.*

O ciel!

SCÈNE XXII.

MADAME POLIGNY, DUVERGER, MADAME
DARVILLE, BERNARD, MADAME BEGUI-
NET.

BERNARD, *étonné.*

Que vois-je?... le médecin aux pieds de sa malade.

MADAME BEGUINET, *avec malice.*

C'est peut-être la manière de la nouvelle école.

MADAME DARVILLE, *à madame Poligny, en riant.*

Cela va mieux, n'est-ce pas, ma chère?

BERNARD.

Ah! ça, permettez... C'est donc le docteur qui se
trouvait mal?

DUVERGER, *embarrassé.*

Moi, non, monsieur.

BERNARD.

J'ai pourtant vu...

MADAME DARVILLE.

Eh! mon Dieu! oui, ce n'est plus un mystère pour
personne, et vous devez comprendre...

BERNARD.

Eh bien! non, je ne comprends rien du tout.

MADAME BÉGUINET, *à part.*

A-t-il la tête dure!

BERNARD.

Je ris de confiance, parce que je vous vois rire tous;
mais je voudrais savoir de quoi...

MADAME DARVILLE

Eh bien! mon cher monsieur Bernard, voici le fait :
Ma cousine qui a pour vous l'affection la mieux sentie...

MADAME POLIGNY.

Ah ! sans doute.

MADAME DARVILLE.

S'est aperçue... que l'air de la capitale ne vous valait rien.

BERNARD.

C'est vrai ; j'y dépéris à vue d'œil.

MADAME POLIGNY, *timidement*.

Moi, de mon côté, je redoute le bruit de vos manufactures.

MADAME DARVILLE.

L'odeur du charbon de terre.

MADAME POLIGNY.

Enfin on me défend de quitter Paris.

BERNARD.

Bah !

MADAME DARVILLE.

Demandez au docteur.

(Duverger fait un signe affirmatif.)

BERNARD.

Diable ! ça devient très-embarrassant. Si je reste à mes manufactures, et que madame demeure à Paris, je ne vois pas trop comment...

MADAME DARVILLE.

Mais non... Comme la santé de ma cousine exige des soins particuliers, la présence continuelle d'un médecin, on a pensé que par prudence et par économie, elle ferait bien d'épouser... son docteur.

BERNARD, *très-étonné*.

Ah ! oui... pour l'avoir toujours auprès d'elle.

MADAME DARVILLE.

C'est cela !

BERNARD.

Je commence à comprendre!... eh bien! j'en étais à mille lieues.

MADAME POLIGNY, *lui prenant les mains.*
Me pardonneriez-vous?

BERNARD, *secouant la tête.*

Hum! chère amie, si c'était pour tout autre motif, mais dès que la Faculté a prononcé... La santé avant tout; vous savez que là-dessus je suis inébranlable!

MADAME POLIGNY.

Ah! monsieur!

DUVERGER.

Mon ami! comment jamais reconnaître...

BERNARD, *le menaçant du doigt.*

Hum! gaillard... (*Bas.*) Vous ne craignez donc pas l'apoplexie?

DUVERGER, *souriant.*

Moi? au contraire!

BERNARD, *bas.*

J'entends! la différence des constitutions. (*Haut.*) Allons, je n'ai plus qu'à retourner à Bourges.

MADAME BÉGUINET.

Eh bien! monsieur, vous qui êtes pour la nouvelle école!...

BERNARD.

C'est juste!... il y a cet inconvénient là avec elle! aussi je change de système, et si je finis par me marier, une bonne tête à perruque, c'est plus sûr!

VAUDEVILLE.

MADAME DARVILLE, *à Bernard.*AIR : *Vaudeville du Vieux Garçon.*

Votre rival l'emporte, ô peine extrême!
Mais, après lui, vos droits sont assurés;

Si par bonheur il se traite lui-même,
Espérez, monsieur, espérez.

DUVERGER.

Battant la charge à son adolescence,
Plus d'un guerrier peut monter par degrés;
Voyez passer ce maréchal de France...
Espérez, soldats, espérez!

BERNARD.

Plus d'un auteur, de génie économe,
Pille Shakspeare; et nous dit: admirez!
Voilà déjà la moitié d'un grand homme,
Espérez le reste, espérez!

MADAME POLIGNY, *au public*:

Il est ici, ma crainte s'en augmente,
Certain docteur dont les droits sont sacrés;
Puisse-t-il dire à la Convalescente:
Espérez! courage, espérez!

FIN.